

QUAND PASSE LE TRAIN

JÉRÉMIE REICHENBACH



- . Découpage plan/plan des séquences de passage d'un train
- . Analyse de ces séquences
- . Interview de Jérémie Reichenbach
- . Une question de cinéma : la durée du plan dans le film documentaire ?
- . Élargissement : le référentiel cinématographique fictionnel
- . La presse en parle : articles du Courrier international

. Analyse des séquences de passage d'un train :

Tout d'abord, on peut remarquer que le film de Jérémie Reichenbach est parfaitement rythmé par les séquences le long de la voie ferrée pendant lesquelles les mexicaines tendent aux migrants des sacs de nourriture et de l'eau. En effet, il commence par une 1^{ère} distribution nocturne, insérée à l'intérieur du générique et se termine avec une séquence identique dans le contenu, mais diurne. Ensuite, dans ce court métrage, qui dure trente minutes, une deuxième séquence apparaîtra au bout de douze minutes environ puis une troisième dix minutes plus tard et on retrouvera avant la séquence finale un plan supplémentaire, à nouveau de nuit, quatre minutes avant la fin. On obtient donc des plans de passage d'un train au début, après dix minutes, après vingt minutes, à vingt-six minutes et à la fin. Ainsi on a une parfaite **osmose** entre la **fréquence des plans de train** dans le film et la **vie de ces femmes** mexicaines qui est entièrement rythmée par les horaires de passage des trains sur lesquels sont montés illégalement les migrants.



Ensuite, si on s'intéresse aux choix formels du réalisateur, le découpage plan par plan montre clairement que des choix de cadrage (contre-plongée plutôt privilégiée) et d'échelles de plans ont été faits et se répètent eux aussi. Ainsi la structure des séquences et le passage du train participent eux aussi à **rythmer cette distribution** et à lui conférer un caractère institutionnalisé.

Jérémie Reichenbach se positionne donc le long de la voie ferrée et opte pour, essentiellement, deux types de plans : le plan de demi-ensemble (de trois-quarts par rapport au train) et le plan moyen. Le premier lui permet, dans une sorte de champ contre champ, de donner à voir la locomotive et ses wagons chargés de clandestins, qui tenteront au bout du voyage d'entrer aux États-Unis, le second, se rapprochant et des femmes et des migrants, permet aux spectateurs d'apprécier la ferveur et la détermination des femmes face au « **devoir** » à **accomplir** et le service salutaire rendu à ces clandestins qui semblent manquer et de nourriture et d'eau. On ne trouvera, dans l'ensemble des plans le long de la voie ferrée, qu'un plan rapproché et qu'un gros plan. Le plan rapproché, en insert et quasi furtif, est celui d'un jeune migrant accroché à une rambarde et qui s'empare d'un sac de nourriture. Plan indispensable, qui est le seul du film qui permet de donner un visage à tous ces candidats à l'immigration, à les identifier, à les caractériser, eux qui ne sont que des silhouettes (on précisera que cela confère une autre dimension, très exploitée

cinématographiquement, la dimension socio-politique. Son plus bel exemple étant la séquence d'ouverture de *La bête humaine* de Jean Renoir en 1938). Le gros plan, c'est celui d'une des distributrices. La caméra s'attarde sur elle et permet aux spectateurs de lire sur son visage toute une palette d'émotions et de sentiments. Il y a bien sûr un certain **épuisement** dû à l'énergie dépensée en quelques minutes mais ensuite cette fatigue laisse la place à une certaine appréhension, voire à de l'**angoisse**. Rappelons aussi que dans la deuxième séquence de passage d'un train, le dernier plan s'attarde aussi sur une des femmes qui, elle aussi, semble devoir reprendre son souffle mais qui semble aussi exprimer une certaine insatisfaction.



Enfin, si on s'intéresse au montage, et plus spécifiquement aux raccords (essentiellement « cut »), on peut remarquer qu'à deux reprises, dans la 2^{ème} et dans la 3^{ème} séquence, le train surgit, tel un monstre de fer (difficile de ne pas penser au film primitif par excellence des frères Lumière *L'arrivée d'un train en gare de La Ciotat* diffusé pour la première fois en janvier 1896 et dont on sait qu'il terrifia les spectateurs, certains sortant de la salle, totalement paniqués). Par ailleurs, le choix des champs contre champs le long de la voie, qui permettent d'apprécier sa longueur exceptionnelle, renforcent indiscutablement la vitesse du train. Ainsi, le réalisateur met en évidence le danger, **l'insécurité** à la fois des femmes s'approchant du train pour nourrir les migrants et également ceux de ces candidats à l'immigration installés sur cette machine impressionnante. Le spectateur comprend ainsi **la prise de risque** des deux côtés.

Pour conclure, ces **séquences de passage d'un train** chargé de migrants espérant trouver l'eldorado aux Etats-Unis se révèlent être **l'élément structurant** du film formellement et thématiquement.



. Interview de Jérémie Reichenbach :



. Quelle est la genèse du film ?

Rien de très romanesque, j'ai lu un article sur ce groupe de femmes qui a éveillé mon attention. En faisant des recherches, j'ai pu rentrer en contact avec des étudiants de Mexico qui lesaidaient à récupérer des vivres et ils m'ont mis en contact avec Norma, le leader du groupe. Je suis arrivé sur place et j'ai immédiatement commencé à tourner.

. Qu'est-ce qui motive ces femmes ?

Je n'aime pas parler à la place des gens que je filme mais pour résumer, elle est principalement religieuse.

. Où sont les hommes ?

Dans cette région, la majorité des hommes sont ouvriers agricoles. Ils travaillent une partie de l'année à la récolte de cannes et beaucoup d'entre eux émigrent vers les États-Unis, une fois la saison terminée. Leur situation n'est pas la même que celle des centres Américains qui voyagent dans les trains. Ces derniers sont illégaux au Mexique. Ils se font maltraiter par les services de l'immigration et par les bandes organisées, les Maras. Ils se font racketter, enlever, tuer, les femmes se font violer, bref c'est l'horreur !

. Combien de temps êtes-vous resté sur place (préparation et tournage)?

Une dizaine de jours.

. Combien d'heures de rushes aviez-vous ?

Un peu moins de 40 heures, je pense.

. Aviez-vous écrit un canevas scénaristique? Le film s'est-il écrit au montage ou au fur et à mesure du tournage ?

Le film s'est écrit au tournage et au montage. .

. Les enjeux de cette course entreprise par les femmes ne sont révélés qu'au fur et à mesure des trains qui passent, pourquoi ?

Dans les films que je réalise, j'aime que le spectateur se pose des questions et surtout qu'il ait la possibilité de se laisser aller à la contemplation et dans l'idéal jusqu'à la fascination. C'est ce sentiment de fascination qui est pour moi moteur dans le processus de fabrication du film, et c'est ce que j'essaie de transmettre. Pour que cela puisse fonctionner, il faut maintenir le spectateur dans un état où sa sensibilité reste en éveil.

.Pourquoi avoir fait le choix de tourner seul?

Depuis quelques années, je tourne seul. C'était au départ un choix économique mais c'est devenu une manière de faire. Cela me permet d'être en immersion totale, mais cela a aussi ses limites, notamment concernant la prise de son. Le micro est fixé à la caméra et ne permet pas beaucoup de marge de manœuvre. Et puis le plus dur est de ne pouvoir parler à personne du film qu'on est en train de faire et de ses doutes.

. A-t-il été difficile pour vous d'être intégré par ces femmes?

Non, elles ont l'habitude de recevoir des journalistes donc au départ elles m'expliquaient tout le temps ce qu'elles faisaient, c'est une fois que "tout avait été dit" que j'ai pu tourner "en cinéma direct".

(Quand passe le train a été tourné à La Patrona, état de Vera Cruz au Mexique)

. Une question de cinéma : durée du plan dans le film documentaire ?

« Il n'y a rien de logique dans la durée d'un plan » Chantal Akerman

Malgré cette citation d'une grande spécialiste du cinéma documentaire, on peut tout de même s'interroger sur la durée des plans dans ce type de cinéma. En effet, au montage, qu'en est-il de la durée filmée par rapport à la durée montée ?

On sait que, dans le film documentaire, tout se construit au fur et à mesure du tournage, voire au montage à partir des images captées. L'écriture cinématographique n'a, généralement, pas été faite en amont du tournage.

Quand passe le train dure trente minutes et est constitué d'environ quatre-vingts plans, ce qui donne, en moyenne, un plan toutes les vingt secondes.

Si on observe plus précisément le film, on s'aperçoit qu'il y a deux choix très distincts dans le film :

. des plans longs, en mouvement, qui accompagnent les femmes sur le chemin qui les mène à la voie ferrée, qui les en éloigne après la distribution, ou des plans longs, fixes, qui filment l'une des femmes dans ses activités, professionnelles ou caritatives.

. des plans plus courts qui, par le montage, installent l'aspect chronophage de la préparation des sacs contenant la nourriture ou l'accrochage des bouteilles d'eau.

On peut donc en conclure que Jérémie Reichenbach ne montre finalement dans son film documentaire que l'emploi du temps de ces femmes essentiellement organisé autour de leur activité solidaire. Pour cela, il est confronté à des choix tout à fait cinématographiques.

. Tous les déplacements de ces bienfaitrices se font dans des plans longs qui permettent aux spectateurs d'apprécier le chemin à parcourir pour se rendre jusqu'à la voie ferrée, avec des caisses pleines de nourriture ou des brouettes remplies de bouteilles d'eau, ainsi la pénibilité de cette activité, les efforts à fournir sont clairement marqués mais aussi la ferveur de ces femmes et leur fatigue après la distribution. Tout est physique dans ce qu'elles font et le choix formel de plans dans leur durée est une absolue nécessité pour le réalisateur qui veut rendre compte de l'investissement et des efforts physiques de ces femmes.

. Toute la préparation des sacs de survie qui dure de longues heures est en revanche l'objet d'un montage elliptique de plans beaucoup plus courts dans le but de montrer là aussi le temps consacré par ces femmes à la logistique.

La réponse à notre question de cinéma est donc simple : toute durée de plan, de film documentaire ou de film de fiction, répond à une logique de montage qui elle-même, correspond une volonté affirmée du réalisateur.

. Élargissement : le référentiel cinématographique

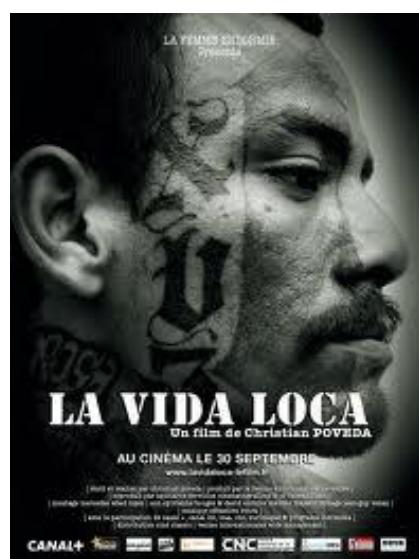
Rêve d'or



Sin nombre



La Vida loca



Rêves d'or film de fiction de Diégo Quemada-Diez 2013

Ce film, radical dans son traitement, raconte le parcours d'un groupe de jeunes guatémaltèques (dont un indien ne parlant que sa langue), aspirant à une vie meilleure, qui traversent le Mexique sur un train de marchandises pour entrer aux États-Unis. Le réalisateur va montrer, de manière implacable, toutes les embûches que peuvent rencontrer ces jeunes migrants avant d'atteindre un « eldorado » qui se révèlera n'être, pour le seul survivant du groupe, qu'un travail pénible dans un abattoir fournissant les fast-food étatsuniens. Impitoyable, glaçant, remarquable ! Filmé caméra à l'épaule, dans un style très documentaire, ce film, 1^{er} long métrage d'un réalisateur qui a été l'assistant de Ken Loach ou Alejandro Inarritu, est le complément, par excellence, du film de Jérémie Reichenbach puisqu'il donne à voir et à comprendre ces migrants que les femmes mexicaines du documentaire nourrissent.

Sin nombre film de fiction de Cary Fukunaga 2009

Ce film, également 1^{er} long métrage du réalisateur, met en scène deux jeunes qui traversent le Mexique pour fuir leur pays sur un train. Elle, accompagnée de son père, espère rejoindre son oncle qui vit en Amérique ; lui est en cavale car il est poursuivi par les membres des Maras (il a tué un de leurs chefs), gang ultraviolent d'Amérique centrale. Évoquant lui aussi les difficultés d'un tel périple, ce film poignant se termine par un happy end, l'héroïne parvenant à son but : celui de chacun des protagonistes, vivre dans un cadre stable, ce que leur pays ne leur offre pas. Puissant !

Dans ce film, on retrouvera de jeunes migrants, identiques à ceux de *Quand passe le train*, et le réalisateur s'attache aussi à leur passé, la société dans laquelle il vive, ce qui justifiera leur envie d'y échapper.

***La vida loca* film documentaire de Christian Poveda 2008**

Le réalisateur de ce film a été assassiné alors qu'il venait d'achever le tournage de son film, victime donc clairement de son projet puisqu'on l'a retrouvé au bord d'une route avec plusieurs balles dans la tête. Son sujet : suivre l'affrontement entre deux Maras, la Mara 18 et la Mara Salvatrucha (citée par ailleurs par une des distributrices dans le film de Jérémie Reichenbach). Le film ne sera rythmé que par la mort des différents protagonistes, membres de ces deux gangs et permet donc de comprendre l'échappatoire que devient chaque train de marchandises sur lequel montent ces jeunes qui vivent, sinon, avec une espérance de vie extrêmement limitée. Leur devise « vivre pour tuer ou tuer pour vivre ».

« Ces jeunes qui jouent à saute-frontière » Articles parus dans **Courrier international** n°1235 3/07/14

(les autorités américaines sont confrontées à un afflux sans précédent de mineurs non accompagnés venus d'Amérique centrale pour rejoindre leurs familles aux Etats-Unis.)

—The Washington Post

extraits) Washington

Au début du mois d'avril, le fils et la fille adolescents de Lucy Cabrera l'ont appelée en larmes du Honduras. Ils lui ont expliqué que des anges avaient menacé de les enlever et l'ont suppliée de les aider à passer aux Etats-Unis. Elle a donc emprunté 6 000 dollars [4 400 euros] et envoyé l'argent à des asseurs au Guatemala et au Mexique. Le lendemain suivant, ses enfants l'ont rappelée d'un centre de détention en Arizona. Cette fois, ils ne pleuraient pas. « Dieu merci, maintenant ils sont en sécurité », soupire Cabrera. Bien qu'elle vive illégalement aux Etats-Unis, elle explique que les autorités fédérales l'ont contactée afin qu'elle puisse assurer la garde de ses enfants une fois qu'ils auront été relâchés. « C'est un vrai miracle », estime-t-elle.

Les autorités américaines s'efforcent de comprendre et de maîtriser l'exode de mineurs non accompagnés originaires d'Amérique centrale qui se présentent depuis quelques mois à la frontière entre le Mexique et les Etats-Unis. Cet afflux a engorgé les centres de détention, contraignant le gouvernement à adopter des mesures d'urgence afin d'assurer un hébergement provisoire aux jeunes migrants, à engager des avocats et à trouver des parrains susceptibles d'accueillir ces enfants. Le nombre de mineurs entrant aux Etats-Unis augmente régulièrement depuis 2011, mais il a explosé depuis l'automne dernier. Depuis octobre, plus de 47 000 mineurs ont été interceptés à la frontière, et les autorités en attendent 60 000 de plus d'ici à la fin de l'année.

Cet afflux est en partie de nature saisonnière, le début de l'été étant la saison le plus propice pour traverser la frontière. Mais il

s'explique surtout par deux autres facteurs. Le premier est l'épidémie de violence des gangs qui ravage le Salvador, le Honduras et le Guatemala et met en danger de nombreux enfants, notamment ceux dont les parents sont absents. Le second est le sentiment que le gouvernement Obama traite les jeunes immigrants illégaux avec une bienveillance sans précédent.

Du coup, des milliers de parents comme Lucy Cabrera ont l'impression que s'offre à eux une occasion unique de pouvoir récupérer des enfants qu'ils ont laissés derrière eux il y a des années. Et, en l'absence de moyen légal de faire venir leurs enfants de leur pays d'origine, ils placent leurs espoirs dans une planche de salut inattendue : le système d'immigration américain.

Le bruit s'est répandu à travers les communautés latines des Etats-Unis que, si les enfants atteignaient seuls la frontière américaine, ils ne seraient pas inquiétés. Les espoirs des familles sont en partie justifiés, les autorités ayant accéléré le

traitement des nouveaux arrivants afin de désengorger les centres de détention et d'en confier le plus grand nombre possible à des parents ou à des tuteurs. A la différence des mineurs mexicains, qui peuvent être renvoyés sur-le-champ dans leur pays, la loi prévoit que les jeunes arrivant de pays plus lointains peuvent être hébergés et remis à un parrain en attendant qu'un tribunal statue sur leur cas.

Risques. Mais imaginer que ces mineurs vont tout bonnement être laissés libres est une idée infondée. Tous sans exception sont susceptibles d'être renvoyés dans leur pays et aucun n'est en droit de bénéficier du programme Dream Act, qui autorise certains jeunes en situation illégale à rester sur le sol américain s'ils ont vécu les cinq dernières années aux Etats-Unis et répondent à certains critères. Les nouveaux arrivants, eux, doivent comparaître devant un tribunal qui décidera de leur sort, et rien ne garantit qu'ils seront autorisés à rester.

« Le fait qu'ils soient entrés aux Etats-Unis et laissés libres de leurs mouvements ne leur confère aucun statut légal », souligne Wendy Young, une juriste qui travaille pour Kids in Need of Defense, une association qui fournit une assistance juridique à ces mineurs. Certains, s'ils ont été victimes d'abus ou de trafic, peuvent prétendre à un visa spécial ou à une protection juridique, mais Young souligne que 60 % d'entre eux ne peuvent pas en bénéficier et sont donc sommés de rentrer dans leur pays.

Bien entendu, pour les familles dont les enfants risquent le renvoi dans leur pays, la tentation est grande de les cacher en les confiant à des amis ou à des proches

Depuis octobre, plus de 47 000 mineurs ont été interceptés à la frontière



habitant dans d'autres Etats. Cela dit, les parents ou parrains d'un mineur doivent fournir aux services de l'immigration des informations détaillées afin de pouvoir se voir attribuer la garde d'un enfant jusqu'à détenu dans un centre de rétention, ce qui rend plus difficile ce genre d'échappatoire.

Avant même d'entrer aux Etats-Unis, les enfants courrent de grands dangers lorsqu'ils traversent le Mexique ou tentent de franchir la frontière. Il arrive fréquemment que les passeurs les dépouillent, les maltraitent ou les abandonnent ; les filles sont parfois violées. Mais un nombre croissant de familles séparées estiment que le risque en vaut la chandelle. Certains parents conseillent à leurs enfants, une fois qu'ils ont atteint la frontière, de se rendre dès que possible aux agents autrefois redoutés de l'US Border Patrol [la police des frontières].

Susana, ouvrière dans une usine de Fredericksburg en Virginie, raconte qu'elle a appris récemment que les mineurs étaient « sauvés » et laissés en liberté une fois entrés aux Etats-Unis. Elle a versé 2 800 dollars [2 000 euros] à des passeurs pour qu'ils acheminent sa fille de 15 ans du Honduras jusqu'aux Etats-Unis. La jeune fille a été récupérée par des agents américains et se trouve actuellement dans un centre de rétention fédéral au Texas.

« Elle n'avait que 5 ans quand je l'ai quittée », explique Susana, elle-même en situation illégale. Sa fille l'appelle fréquemment depuis le centre de rétention, où elle partage une chambre avec six autres filles et prend des cours d'anglais. Dans le même temps, les services sociaux ont envoyé à Susana une liste de questions et de documents à remplir. « Ils veulent des renseignements sur mes revenus, l'endroit où je vis et l'école où elle ira, poursuit Susana. Ils disent que je dois faire preuve de patience, que bien-tôt on me confiera sa garde. »

Certains parents qui séjournent illégalement aux Etats-Unis et sont réticents à l'idée de faire voyager leurs enfants seuls ont essayé de rentrer au pays afin de les ramener aux Etats-Unis. L'hiver dernier, une femme de ménage de Hyattsville (Maryland) a mis de côté le plus d'argent possible et est retournée au Salvador pour ramener ses deux filles adolescentes, qui étaient sexuellement abusées par des hommes de la famille et harcelées par des gangs. Mais

les passeurs ont exigé plus que ce qu'elle pouvait leur offrir. Par ailleurs, elle s'inquiétait pour ses trois autres enfants plus jeunes restés aux Etats-Unis. En mars, elle a donc décidé à contrecœur de laisser à nouveau ses deux aînées au Salvador pour rentrer illégalement aux Etats-Unis. Elle a été arrêtée à la frontière et est à présent emprisonnée dans un centre de rétention fédéral au Texas, d'où elle ne peut évidemment s'occuper d'aucun de ses enfants.

Même lorsque des familles séparées depuis longtemps parviennent à se réunir, elles sont souvent confrontées à d'énormes problèmes de réadaptation. Les adolescents nouvellement arrivés découvrent des beaux-pères ou de jeunes frères et sœurs qu'ils n'ont jamais vus. La langue constitue un obstacle, tandis

que ressurgissent vieilles rancœurs, jalou-
sies et sentiment d'abandon. Les logements
sont fréquemment surpeuplés, et les lon-
gues journées de travail des parents ne leur
laissez guère la possibilité d'apporter aux
nouveaux arrivés l'attention spéciale dont
ils auraient besoin. A tout cela s'ajoutent
bien souvent les tensions et incertitudes
liées au fait que les parents se trouvent eux-
mêmes en situation illégale.

Il y a une dizaine d'années, une femme
salvadorienne du Maryland a laissé au pays
sa petite fille. L'année dernière, l'adoles-
cente a été envoyée aux Etats-Unis par ses
grands-parents, qui craignaient qu'elle ait
des ennuis avec les gangs. Au Texas, apeu-
rée et abandonnée par ses passeurs, elle
s'est rendue à la Border Patrol ; après plus
ieurs mois de rétention, on l'a autorisée à
aller vivre avec sa mère, qu'elle connaissait
à peine. *«J'ai plus eu l'impression de retrou-
ver une sœur qu'une mère»*, explique l'adoles-
cente aujourd'hui âgée de 14 ans. Sa mère,
assise à ses côtés, a l'air pensif. Toutes deux
risquent le renvoi dans leur pays, mais sont
manifestement ravies des liens qu'elles ont
renoués. *«J'étais morte d'inquiétude à son
sujet, mais ça valait vraiment la peine»*, dit la
mère en jetant un regard timide à sa fille.
«Elle est tout pour moi.»

—Pamela Constable
Publié le 12 juin

Les migrants ne sont pas des criminels

Pour ce quotidien mexicain,
il est temps de changer les
politiques migratoires de part
et d'autre de la frontière.

—La Jornada Mexico

La gravité de la situation générée
par l'afflux de mineurs envoyés du
Guatemala, du Honduras ou du
Salvador pour retrouver leurs
parents sur le territoire américain
en passant par le Mexique a
contraint les gouvernements des
cinq pays concernés à se pencher
enfin sur un problème dont ils
s'étaient jusqu'à présent désinté-
ressés : le flux migratoire des personnes de
tout âge en provenance d'Amérique centrale,
en direction des Etats-Unis via notre pays.

Ce phénomène s'explique certes par les
inégalités économiques, la violence et le
manque de perspectives d'emploi dans les
pays voisins, mais aussi par les besoins en
main-d'œuvre de l'industrie, de l'agriculture
et du secteur des services aux Etats-Unis.

Nul ne peut nier qu'en Amérique centrale le pouvoir économique est aux mains
d'une petite élite qui perpétue les injustices
sociales, et que ces injustices représentent
un moteur de l'exode de ces pays. On ne peut
que comparer cette situation avec celle de l'Equateur, pays traditionnellement exporta-
teur de main-d'œuvre qui, depuis l'arrivée
au pouvoir du président Rafael Correa
[en janvier 2007], a réussi à inverser cette
tendance et à devenir une terre d'accueil
pour de nombreux étrangers.

Par ailleurs, dans la mesure où Washington
persiste à considérer les migrants comme
des criminels, ce qui pourrait être une
chance pour tous les pays concernés est
en train de devenir un problème grave aux
conséquences terribles. Le gouvernement d'Obama, réélu en partie grâce à sa promesse de mettre en place une réforme de l'immigration qui régulariserait les clandestins, a ici manqué de volonté politique.

Le Mexique joue un double rôle : le pays
est un point de départ de flux migratoires,
mais aussi un territoire de transit pour les
migrants de nos voisins du Sud.

Pourtant, le gouvernement est resté les
bras croisés : il n'a pas réussi à mettre en
œuvre la croissance économique nécessaire
pour créer des emplois décents capables de
convaincre les personnes tentées par le rêve
américain de rester au Mexique ; il n'a pas
réussi à garantir l'intégrité et les droits des
migrants qui transitent par notre pays, ni
adopté une posture ferme face aux autorités
américaines afin d'exiger le respect absolu

des droits de l'homme de nos concitoyens
une fois parvenus aux Etats-Unis. Dans ces
circonstances, les migrants sont exposés
aux brutalités policières des deux côtés de
la frontière, les clandestins se multiplient et
leur passage par le Mexique devient pour
beaucoup une descente aux enfers.

Dans ce contexte, l'information concernant
les dizaines de milliers de mineurs migrants
révélée par le département d'Etat a choqué l'opinion publique et contraint
les autorités à porter ce problème à l'ordre
du jour de la réunion migratoire régionale
du 26 juin dans la capitale du Nicaragua.

Cette crise humanitaire doit être réglée
de manière urgente et il est indispensable
de garantir la sécurité et l'intégrité des
mineurs en transit, mais cela ne va pas
résoudre le problème de fond :
ces enfants incarnent le déchirement
de familles séparées par des
politiques migratoires perverses
qui doivent être abandonnées.

Il faudrait pour cela parvenir
à un accord migratoire régional
autorisant la circulation et le séjour des
travailleurs aux Etats-Unis, au Mexique
et en Amérique centrale. Pendant des
dizaines d'années, le gouvernement mexi-
cain a choisi de déléguer ce problème aux

députés américains, et cela s'est traduit
par une aggravation des souffrances des
migrants venus du Mexique et d'Amérique centrale. Comment justifier que, vingt ans
après la signature d'un traité de libre circulation des marchandises entre le Mexique et
les Etats-Unis, la libre circulation des personnes soit toujours au point mort ? Notre
pays doit aujourd'hui se montrer ferme
face à Washington. Les Etats-Unis doivent
reconnaitre qu'ils ont besoin de cette
main-d'œuvre étrangère et arrêter de considérer
les migrants comme des criminels. —

Publié le 25 juin

SOURCE

LA JORNADA

Mexico, Mexique

Quotidien, 110 000 ex.

www.jornada.unam.mx/ultimas

Fondé en 1984 par Carlos Payán,
ce quotidien de référence au Mexique
compte des éditions régionales
dans la plupart des Etats du pays.
Marqué à gauche, *La Jornada* est la
essentiellement par la classe
moyenne et le milieu universitaire.

Libération lundi 25 août

Le Mexique met fin au train d'enfer des migrants centraméricains

EMMANUELLE STEELS

«La Bête» rugit encore, mais plus pour longtemps. Les migrants centraméricains qui parcourent le Mexique sur le toit de la Bestia, le train de marchandises qui relie le sud du Chiapas à la frontière américaine, devront bientôt chercher un autre moyen de transport. Le gouvernement mexicain veut «*mettre de l'ordre*» dans cette route migratoire ferroviaire, empruntée chaque année au péril de leur vie par des centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. «*La Bestia est un train de marchandises, pas de passagers*», affirmait il y a quelques jours le ministre de l'Intérieur, Miguel Angel Osorio.